



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

36 | 2008

L'enquête judiciaire et ses récits - Mots, violence et politique - Varia

Charles J. Esdaile, *Fighting Napoleon. Guerrillas, Bandits and Adventurers in Spain 1808-1814*

New Haven & London, Yale University Press, 2004, 260 p. ISBN : 0-300-10112-0. 48 dollars

Jean-Marc Lafon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/2712>
ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008
Pagination : 163-165
ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Jean-Marc Lafon, « Charles J. Esdaile, *Fighting Napoleon. Guerrillas, Bandits and Adventurers in Spain 1808-1814* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 36 | 2008, mis en ligne le 05 juillet 2008, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/2712>

Tous droits réservés

COMPTES RENDUS

Charles J. ESDAILE, *Fighting Napoleon. Guerrillas, Bandits and Adventurers in Spain 1808-1814*, New Haven & London, Yale University Press, 2004, 260 p. ISBN : 0-300-10112-0. 48 dollars.

Charles Esdaile, professeur à l'université de Liverpool, parachève avec ce livre une série d'articles iconoclastes sur la guérilla espagnole contre Napoléon³⁰. Ces derniers faisaient espérer une réflexion d'ensemble, appuyée sur des sources recoupées plutôt que multipliant les hypothèses, même fécondes : l'auteur répond à cette attente à partir de dossiers inédits de Simancas, de la Couronne d'Aragon ou des Archives nationales madrilènes, outre les fonds britanniques et de nombreux témoignages anglais, méconnus en France. On peut toutefois regretter que les sources françaises soient négligées.

Partant de l'historiographie de la guérilla, il en dégage les deux facettes. Le mythe romantique, propagé par les divers belligérants et fondé sur une paralittérature souvent réactionnaire, insistait sur son caractère unanimiste, spontané, et patriotique (parfois révolutionnaire). Pour lui, cette vision reste prédominante chez les historiens actuels, au détriment de la thèse assimilant guérilla et brigandage, due à la propagande impériale et donc marginalisée. Si la guérilla correspond bien à un milieu géographique propice et aux pratiques traditionnelles des diverses milices régionales, l'auteur en souligne l'hétérogénéité : lutte populaire, révoltes paysannes localisées, « petite guerre » régulière...

La spécificité du contexte de 1808 est à juste titre soulignée : angoisse religieuse, rumeurs, xénophobie, euphorie initiale. Clientélisme seigneurial et pauvreté nourrissent alors la mobilisation. Mais ils laissent bientôt place à la crainte de l'anarchie chez les élites, engagées dans une fraude massive face à une conscription désormais égalitaire (p. 74-76). Insoumissions et désertions se multiplient, y compris dans les foyers de la rébellion comme la Catalogne (p. 80-83).

Pour lui, les motivations des guérilleros se conforment peu au modèle héroïque :

30. Voir Charles Esdaile, "The Spanish guerrilla: heroes or villains?", *History Today*, n° 4, avril 1988, p. 28-35; « Heroes or villains revisited: fresh thoughts on the guerrilla » dans *II Seminario Internacional sobre la Guerra de la Independencia*, Madrid, Ministerio de Defensa, 1994, p. 191-210; « Rebellión, reticencia y resistencia: el caso gallego de 1808 », *Trienio, Ilustración, Liberalismo*, n° 35, 2000, p. 57-80; « Los guerrilleros españoles, 1808-1814: el gran malentendido de la Guerra de la Independencia », *Trienio, Ilustración, Liberalismo*, n° 42, 2003, p. 55-76.

suppression des couvents et tentation de l'aventure pour les religieux (et non la foi), hasard, vengeance, ambition et calcul (décelés chez Espoz y Mina, p. 96-98), incitations financières des autorités locales, volonté d'échapper à la justice, refus de la discipline militaire et surtout espoirs de pillage. Il fallait y ajouter la contrainte, car nombre de paysans furent racolés par des bandes de passage. Les relations entre guérilla et population passaient dès lors de la symbiose « maoïste » à une oppression de fait (p. 128).

Si les guérilleros étaient davantage des déserteurs, des aventuriers et des brigands que de sincères patriotes, que penser de leur efficacité? Espoz y Mina prêta bien une aide cruciale à Wellington en 1813, mais dans l'ensemble, la guérilla était impuissante devant des détachements importants ou des postes fortifiés, et de faible valeur combative. Les fréquentes dissensions des chefs pouvaient dégénérer en guerres privées, comme celle qui opposa les bandes du marquis de Barriolucio et celles de Colmenares en 1809 (p. 140-141). Leur aveuglement stratégique fut démontré par l'incapacité des guérillas aragonaises et castillanes à empêcher la prise de Valence en 1812. Les bandes pillaient et maltrahaient la population, alors que Charles Esdaile revalorise la « petite guerre » des généraux Ballesteros ou Copons³¹. Même les grandes unités organisées (Porlier, l'*Empecinado*...) sont jugées vulnérables et finalement nocives.

L'auteur envisage enfin l'ambivalence des rapports entre les guérillas et l'État, ce dernier s'efforçant à la fois de les fomenter et de les contrôler. Leurs promoteurs devaient impérativement solliciter une commission auprès des autorités insurgées. Divers règlements voulurent en faire des milices d'un nouveau genre, subordonnées aux chefs militaires. Dans les faits, certaines étaient protégées par des caciques profitant de leurs rapines, comme dans les Asturies (p. 163-164). Elles bénéficiaient surtout de l'appui des députés libéraux aux *Cortes*, qui y voyaient le « peuple en armes » (p. 166) : d'où l'abandon d'un projet visant à les régulariser durant l'été 1811. Mais la plupart des généraux s'attachèrent à les épurer ou à les dissoudre, en particulier dans la Serranía de Ronda dès juin 1810 ou dans le royaume de Valence, au printemps 1812 (p. 171-174). En 1813, la régularisation s'avérait inéluctable, et le peu de zèle manifesté par la plupart des bandes devant la retraite française, la multiplication des actes délictueux dans les zones libérées leur aliénaient leurs derniers partisans libéraux. Charles Esdaile nuance d'ailleurs l'engagement libéral des principaux chefs, y voyant surtout l'effet d'une ambition frustrée (p. 188).

Il conclut en insistant sur la dimension révisionniste de sa thèse, tout en reconnaissant l'ambiguïté de la documentation conservée, susceptible d'interprétations contradictoires. La guérilla compta moins que la « petite guerre » et se révéla dans les faits plus souvent nocive qu'utile. Hormis dans la conjoncture de 1808, une société pauvre et analphabète ne se sacrifia pas au nom de principes transcendants – Roi, Patrie ou Religion. D'autres auteurs, comme Alexander Grab pour l'Italie napoléonienne, avaient démontré la connexion du brigandage et de la résistance populaire³².

31. Thème encore peu abordé, sinon par Rafael Vidal Delgado, *La Guerra de la Independencia en el Campo de Gibraltar*, Algeciras, Caja Postal, 1995, p. 169-179, et certaines contributions de *La Guerra de la Independencia en Málaga y su provincia*, Marion Reder Gadow et Eva Mendoza García (eds), Málaga, CEDMA, 2005.

32. Alexander Grab, *Napoleon and the Transformation of Europe*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003.

Et le localisme de la lutte espagnole ne pouvait être invoqué, car même les forces d'autodéfense formées à l'échelon communal ou provincial (*somatenes* et *miquelets* catalans) connaissaient une forte désertion. Même brièvement évoqué, l'héritage de la guérilla apparaît aussi négatif : celle-ci favorisa un brigandage endémique et contribua à une dérive conservatrice de l'armée.

Nous avons là un ouvrage joyeusement sceptique, ruinant les dernières idées reçues sur la Guerre d'indépendance espagnole. Chemin faisant, l'auteur réfute, de façon volontiers caustique mais (presque) toujours fondée, les arguments « idéalistes » de la plupart des spécialistes du sujet, en usant des derniers acquis historiographiques en matière de désertion, de brigandage et de monographies urbaines et régionales.

Jean-Marc Lafon

Marieke STEIN, « *Un homme parlait au monde* ». *Victor Hugo orateur politique (1846-1880)*, Paris, Honoré Champion, 2007, 771 p. ISBN : 978-2-74531448. 130 euros.

La question de l'art de la rhétorique croisée avec celle de l'éloquence politique ne cesse de hanter le XIX^e siècle. Avec l'avènement du parlementarisme, la tribune devient le lieu privilégié où, à partir de la Révolution française, se font et se défont les hiérarchies d'orateurs politiques, sommés de remettre constamment, pour les plus célèbres d'entre eux, leur titre en jeu. Cormenin en fit un véritable fonds de commerce avec le *Livre des orateurs*. L'harmonie recherchée, telle la pierre philosophale, entre le fond et la forme obéit à des normes qu'il est pour le moins imprudent de transgresser. La presse, par la plume et par le trait, a tôt fait d'exécuter proprement l'orateur maladroit. Hugo en sait quelque chose, lui dont la gloire accordée de son vivant comme à titre posthume au poète, au romancier, au dramaturge, ne toucha guère ses performances oratoires : il a pourtant prononcé, rappelle Marieke Stein, plus d'une centaine de discours dans les cinq assemblées au sein desquelles il a siégé. De plus, il s'est attaché à une réflexion continue sur l'art oratoire, entamée dès 1834 avec *Sur Mirabeau*. Ce dernier constitue bien, et hors les modèles de l'éloquence antique, l'un des maîtres absolus en la matière. Pour Marieke Stein, Hugo orateur politique entend s'inscrire, comme l'écrivain qu'il est, dans une autre temporalité que le présent de la politique et s'adresser à un public plus large que celui de ses collègues.

Reste que, comme Thomas Bouchet l'analyse dans un ouvrage consacré à la parole politique à l'Assemblée constituante de 1848³³, le chercheur doit au préalable réfléchir à la source (les discours) et notamment à ses formes multiples avant qu'une version canonique, le plus souvent « littérisée » et publiée en volume, ne s'impose avec l'*imprimatur* de l'auteur. Mais cette version définitive ne donne le plus souvent, en passant du « dire » au « lire », qu'une version remaniée, parfois fortement, des propos qui ont réellement été tenus à la tribune... Hugo n'échappe pas à la règle, soucieux d'intégrer ses discours à son œuvre littéraire, quitte à les récrire pour la

33. Thomas Bouchet, *Un Jeudi à l'Assemblée. Politiques du discours et droit au travail dans la France de 1848*, Québec, Éditions Nota bene, 2007 (voir le compte-rendu suivant, par Dinah Ribard).